

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES EN CE VOLUME.

A BBÉGÉ HISTORIQUE de la vie de Messire JEAN CHAPELON, Prêtre,	pag. 1
NOELS en français à l'honneur de Jésus naissant.	
Epîtres aux jeunes enfans de St.-Etienne,	3r
Collection de Noël, en français, au nombre de trente-deux,	53 et suiv.
NOELS en patois à l'honneur de Jésus naissant.	
Avis aux effans de Santetieve,	8r
Collection de Noues, en patois, au nombre de dix,	85 et suiv.
Epître à M. de St.-Priest la parméyre véy, etc.	109
Autre à M. de Chalus,	119
L'entrat solennella de M. lou Marquis de St.-Priest,	123
Quinquaina de Vialar,	125
Pelaut dó Chambon,	126
Charguet de Sanchamon,	Ibid.
Charguet de Santhéand,	128
Fanfara de Santetieve,	Ibid.
Détai de le Compagnies, avouai la deviza de chacuna,	132 et suiv.
Devartissamen donna à Monsieur et à Madama, par lou Bourgeois de Santetieve,	148
Devartissamen de la Méynat,	149
Noms des Officiers des sept compagnies,	151
Sonnet à Madame la Marquise de St.-Priest,	152
Sonnet à l'auteur,	Ibid.
Autre au même,	153

TABLE.

Autre au même,	153
Autre au même, par son frère,	154
Autre au même,	Ibid.
Reveille,	155
Mi-de-moi,	156 et suiv.
Collection de chansons de Messire Chapelon, au nom- bre de trente-sept,	161 et suiv.
Testament de Jacques Belle-Mine,	185
Orezon funebra de Jacques Belle-Mine,	191
Epitapha de Jacques Belle-Mine,	194
La Careyma,	Ibid.
Description de la misera de Santetieve,	198
Requêta à MM. lous Echevins, par pavir lou fessau, etc.	211
Avis et remontrances à MM. lous Echevins, etc.	216
Requêta à MM. lous Echevins par faire una crouéy,	219
Autre à MM. lou Rattours de la Charita, ó sujet de la piera de la crouéy,	223
Aux mêmes pour se faire déchargie de sa taxe de dix francs,	227
Conclusion d'una thesa à Noutre Dama de Graci,	232
Autra conclusion d'una thesa,	234
Bouquet à M. Matevon de Curnieux, pour le jour de sa fête,	237
Epitapha dó siear Carron,	238

OUVRAGES DE M. ANTOINE CHAPELON,

Père du Prêtre.

Caracteron de le filles que se volont maria,	241
Fin admirabla et remarquabla de Denys Bóbrun,	247
Trances de Bóbrun,	249
Contrition de Bóbrun,	251
Inventoirou de Bóbrun,	253
Legats de Bóbrun,	258
Lous adiós de Bóbrun,	260
Epitapha de Bóbrun,	263
Epigrammes,	Ibid. et suiv.
Chansons de M. Antoine Chapelon,	266 et suiv.

T A B L E.



OUVRAGES DE M. JACQUES CHAPELON,
Aieul du Père.

Education dos elfans de vez Santetieve,
Acte de contrition d'un fénéant,
Testamen de Tourran lou Racord,

271
276
281

Fin de la Table des Matières.

OUVRAGES

DE

M. ANTOINE CHAPELON,

DIT MAMON,

PÈRE DE M. CHAPELON,

PRÊTRE.

OUVRAGES

DE

M. ANTOINE CHAPELON,

PÈRE DU PRÊTRE.

CARACTEROU

DE LE FILLES QUE SE VOLONT MARIA.

MAITRE PINGUET, PIARRE BEACLE.

DIALOGOU.

BEACLE.

Dio dont bon séy à tous, à vous, maître Pinguet.

PINGUET.

Te véiquiat, mon effant? tu séy bien resoulet!
Que l'y at-ou de nouvai? te trouvu bien alerta.

BEACLE.

Je n'ai pas lou sujet d'avez martin en tête.
Je me souai bien gala dempeu quatrou ou cinq jour
Que j'ai accoumenci d'alla faire l'amour;
Din quauque jour d'ici contou faire froumaille.

PINGUET.

Tu coumence bien vitou à faire ren que vaille;
 Sarie-tu si gaga que de faire iquai cot,
 De te leissie brida couma un pórou bardot?
 Tu ne counus donc pas la liberta en Franci;
 Et tu vó tout à cot perdre touta-esperanci?
 Tu l'as deja perdu en perdant la réison,
 Et tu laisse ton pen par mingie d'empoüéison.
 A n'iquel-empoüéison vou n'y a gin de remedou,
 Et de ta guarison deja je desesperou.

BEACLE.

Gró vió pere Penard, que barboutavou-iqui?
 Una fena, pas min, vou n'éz pas d'arseni.

PINGUET.

Je lour volou pas mâ dempeu que n'ai préy una;
 Mais je fió iquai cot dins una matrüa luna:
 Si m'ère empouésouna je sarin vitou mort,
 Et souffririn pas tant din l'ama et din lou corps.
 Tant bien set-ou mariat. vou-éprove la misèra,
 Vou-éy souvent plus tiontat qn'un fourçat de galèra.
 Apprend parce que soüai ce qu'ó sara de tet,
 Si quauque fena-avenge à te prendre au coulet.
 Tu chai dins un boubrier prion jusqu'à le zoureille,
 Vou m'éy t'évi deja qu'un lutin te sampeille.
 Ta chamisi vindra un matru quiólasson,
 Et ta paira de bas devindra un chósson.
 J'ai veu durant ma via prou de bella jouénessa
 Pinpans étant garçons, óre dins la tristessa.
 Tu farez couma éiquen, te veront ben venir,
 Vou faut ben leissie-alla ce qu'ó pot pas tenir.

BEACLE.

Alla, gró rafouloux, avoüai voutre grimace,
 Créide-vous m'étonna en me contant de farce?

Et peu que vous sert-ou de me venir tionta,
 Quand tout voutrou parpó m'en pot pas dégouta.
 Si-ó veia, gró Pinguet, salamen son visageou,
 Ren que de l'y pensa vou me donne courageou.
 Voudrin qu'ó la vessia; vouiéy doux couma-un minon,
 Pouli couma-un mirai, et dret couma-un guillon.
 Blonda couma un fil d'or, le doüiéy vialles varmeilles,
 Bentó d'ici-a Paris vou n'y-a pas douéy pareilles.
 Y l'a lous yós rians et lou parla si doux,
 Que si la poyou-avéz vous me créyri héroux.

PINGUET.

Tu vai, pórou gaga, te prendre à la figura;
 Ah! tu ne counus pas incó la creatura:
 Tu te laisse embouésier couma un pórou butor:
 Mais, diquen que se dit: ce que lût n'éy pas d'or.
 Je pourrin t'expliqua toute iqueles allure;
 Tu pourie t'en fachier; d'ailleurs lou tion te dure.

BEACLE.

Vou donna à pensa par voutrou diméy mout;
 Parla-me rondament, Pinguet, dites me tout.
 Counusseide-vou bien iguela que vouïai prendre?

PINGUET.

Non....

BEACLE.

Et ben parque donc donna vous à comprendre
 Que je vouai m'agourra et me rompre lou couïay?
 Parla-me couma ó faut, et tirie me d'émoüay.

PINGUET.

Sau-pas qui t'a charmat, mais regla generala,
 Le fille, accota bien, ressemblont à de tiala,
 Que tu veu douci, bella, et blanchi, et bien unia,
 Tu la creirie bien bouna, et la trama éy puria.
 N'as-tu pas quauque véy caressit una chatta.

Tu sas que jolament y sant baillie la pata,
 Mais la traïtra que fat la pata de veloux
 Eycond adretiment se griffès par dessous.
 Dit: quand t'y-ères petit, ta mare qu'ère fina,
 Te dizit: mon effant véiquia-una medecina,
 Tâta couma vouéy bon, mais la rusa dabord
 Aït freta de miel la tassa vers lou bord.
 Ore, sen mai parla tu counutrèz le filles,
 Y fant bien le sucrais, y fant bien le gentilles.
 Mais siventa te bien de la tiala fuzat;
 Avoüai lour parla doux, vouéy la patta dó chat,
 Lourbiaux yós, lourbaiteint, lour pai, lour gentamina,
 Lour groin bien affara, gâra-la medecina.

Quand tu le veu ension, ne fai contou de ren,
 Si-éy riont, tu verrez qu'éy riont de le dent,
 Qu'éy gardont dins lour corps un bourron de malici,
 Que tint couma un demon au corps de la Justici.
 Tu le véirèz ploura et rire tout ension,
 Dire lou bien lou ma dins la mema-occasion;
 Vou n'y-a rai de lutins qu'ayéze tant de ruse:
 Malberoux lou garçon qui pres d'elles s'amuse.
 Vou m'ey toujours évy de véire un pórou rat
 Que va de son partu sous la patta dó chat.
 Quand éy sont à maria y portont dessus elles
 Ce qu'éy l'ant empreinta par paréitre plus belles;
 Y vant se parmena, y vant mingie de lat;
 Lou prat dó gró *Marcant*, sa ben ce qu'éy l'ant fat.
 Avisa vèz lu *Grand* quand éy fant lour prières,
 En janou sus lou bens, ou ben dessus le chéires,
 Toujours lou na leva, y parmenont lour yó
 Par appinchie de loin si-éy vérant lour vassió.
 Quand éy volont pimpa, y portont de cournettes
 Fines couma de seya, et fant le resoulettes;
 Et de gentis mouchós avoüai de biaux aglans,
 Et jusqu'aux bouffa feu, toutes portont de gans.

Y se fant de frizons de par dessous lour créites,
 Avisa le-passa, ah! couma éy marchont dréites!
 Et couma éy faut flouta lour ribans dó dou la;
 Vou diria tantequant qu'éy se vant envoula.
 Peu, avoüai tout iquen y fant la lengua plata.
 Dió garde lou garçons de tomba sous lour patta.

BEACLE.

Eh ben, voüez ben parméy quand vou se vó maria,
 De se mettre un pó bien, de se retatina.
 Vou faut, maître Pinguet, qu'una fena set propria,
 Y farit déguéma si éy l'ait l'air saloppa.

PINGUET.

Fort bien, attend un pó: si-tót qu'éy sont mariaï,
 Vou le vent tantequant virie couma un tourtai.
 A pena zó sont-y un méy ou cinq semane,
 Qu'éy coumençont déjà à pleindre lour fontane,
 Y prenont mâ de cœur, ne fant que rejetta,
 Et trovont ren de bon par se ravigouta.
 Y mingeont de pialousse ou ben de fruti verda;
 Si-éy l'ausavont, bentó y mingeant de m....
 La m'éyson n'éy jamais ni propria ni couévia,
 Faut que l'hommou-à la fin fazéize la veyá,
 Si-au vó pas demoura jusqu'au couïay dins l'ourdura.
 Mais tout iquen n'éy ren: avisa lour figura,
 Iquelous gentis yó, iquai groin affara,
 Couma iquen se tarnéy, couma vouéy decoura.
 Iquelous biaux chaviós, et lour genta couëffura,
 Qu'éy sont évarachis et couma éy fant jartura!
 Tout de sióta vou vent lour sein se dévala,
 Lour pay devenir néyri, et lour ventrou s'enfla.
 Dret au bout de nó méy la famili s'ógmente,
 Yquen lour vint plutót que milla franc de rente.
 Lou tourment et l'émoüay vint avoüai lous effans,
 San manquas y t'en vant crachie un tous lous ans.

Peu la m'apropreta, la criari, la misèra,
 Fant que vou-amari mai cent véy être en galèra.
 Si la fena avouai-iquen, éy de móvaisi humeur,
 Couma ó se veut toujours, vou-éy malheursur malheur.
 Vó tu n'en mai savez? je m'envouai tó tout dire....

BEACLE.

Vou n'y-a prou, gró Pinguet, par m'empachie de rire;
 J'ai pena salamen à créyre qu'ó set vrai.

PINGUET.

Hélas! pórou garçon, vou n'y-a dou cent véy mai.
 Je ne t'ai pas parla d'iquele que fant pata,
 De le mere regente et qu'ant la lengua plata,
 D'iquelle à qui vou faut de vin, de bons mourciaux,
 D'iquelle que sont méitre et que portont lou zaux.
 D'iquelle que sont gente et qu'avoüai sont couquette,
 D'iquelle qu'ó virie couma de zómelette,
 D'iquelle que vous tuont avoüai lour criari:
 D'iquelle que vous runont avoüai lour fringari,
 D'iquelle qu'amont tant lou cambins, le coumare;
 D'iquelle.....

BEACLE.

Arreta-vou, car ma réison s'égaré.
 Vou n'y-a prou, par toujours m'en véquia dégouta,
 Sen vou, bravou Pinguet, l'ai éra tout pourta.
 Je soüai au bon chamin, lou bon Dió m'y maintene;
 Jamais je ne chéyrez aux fialars de le fene;
 Arrive que pourra, si jamais je dió voüai,
 Sur lou champ d'un achon que me coupant lou couüai.

FIN ADMIRABLE

ET REMARQUABLE

DE DENIS BOBRUN,

Ente ó veut sa vieillesa, se trances, sa contrition, son inventoirou, sous legats, sous adiô.

I.

VIELLESSA DE BOBRUN.

MAMON, vou-éy fat, je m'envoi vez ma fin,
 Ainsi zó vó lou rigouroux destin:
 Portou me-dent et mou zió dins me saque,
 Et par marchier n'érin pas vez Sant Jacque.
 Touta la not je ne fouai que cralier,
 Jalou de fret ô carou dó fouier.
 Mous reins, mon couai, mes épales, ma tête,
 Ma fant souffrir una ruda tempêta;
 Ma forci-éy loin, j'entendou sourdament,
 Et j'ai perdu quasi lou jugeament.
 L'aigua dó zió défiale gouta-à-gouta,
 Et de mon nâz y tombe dins ma soupa,
 Marchou courba, mon dó s'éyt-arrondi,
 Ma barba-éy blanchi, et mon groin éy fronci.
 N'ai que la pay encoula sus le côte,
 Finalament soi tout farci de dôte.
 Et d'endepou lou cranou jusqu'au pie,
 Soi si défat que te farin pitie.
 Mou zió sont creux, me zóurreille ant de moussa,

Mon ventron-éy blet et samble una panoussa;
 Mon estoumac fióle couma-un rachat,
 Et mous pourmons se fondont en crachat.
 Par pouïaire alla, lou baton me faut prendre,
 Et tu dirie que n'ai que l'ama-à rendre.
 Soi relassi, si je volou pissie,
 Pissou-en mou zó, lou plus loin sus mou pie.
 Je mentirin, et ne sarin pas sageou,
 Si je dizin que j'essa bon courageou.
 Si je m'envoy ne tromparez lengun,
 Ma mort farat rire et ploura quanqu'un.
 Met, de mon là creignon que ne meréysa,
 Et ma filiat qu'à pó que je guaréysa,
 Par avancie de quanqu'hóra ma fin,
 Chretienament appelle un Medecin,
 Que m'ordonnet, par sa bella ordonnanci,
 Non pas lou vin, mais l'aigua-en abondanci;
 Lou gró cayon tâtet de mon pissa,
 Et peu sintit ce que j'aïn caca.
 O l'annoncet ma crisa en mon settiemou,
 Et que mentó j'érin jusqu'au nóviemou,
 Que par hazard si je poussava-incó
 Me foulit ren que d'aigua dó tronfó.
 Peu sen-apres ó prend son ecristoirou,
 Escrit dou mout par un Apouticairou,
 Croyó d'abord de l'y trouva lou vin,
 Mais n'y trouvió ni françois ni latin.

*Ventre constipera, per medicamenti,
 Materia prima est l'etronn-amanti,
 Deinde tuzana per le clysteranti,
 Cuculam pertuza et le figouranti.*

Iquai pandar, avoi son ordonnancy,
 O meritet d'être chassi de Francy;
 Et quant à met, sus lou champ j'empachió
 A mon bourray, de figourna mon quió.

A lu parmé, quand ó l'órat la fouéryri
 De lou panas avoi sa roba néyri.
 Me véiquia donc sens pitanci et sens vin,
 Pórou *Bobrun*, y l'avançont ta fin.

~~~~~

## II.

### TRANSES DE BOBRUN.

Lou lendemó vint un chiffon de fene,  
 Que se bruyant couma qui trat se pene,  
 Et que diziant : ô l'éy mentó ben mort,  
 Vou sarit tion que n'ondressions son corps;  
 Peu tantequan je vió, par mon martirou,  
 Entra chiez met iquai que vend lou cirou,  
 Et que dizit, assez resoulument,  
 Vou n'en faut tant par son entarrament.  
 Lou voi charchie tout óre en ma boutiqua,  
 Souveuta-vou que volou la pratiqua.  
 En memou tion je vió lou Marguillier,  
 Qu'ériant segus de tous lou Manelier;  
 Par mon chançay me gens faziant la pachi,  
 Ne foulit pas qu'ó manquesse una tachi;  
 Je vió sourtir lou plus matru lenció  
 Par m'envourpa et la téta et lou quió.  
 Enfin *Mámon*, jugi de ma surpréyzi  
 Quand vió entea tous lou raccords d'Iliéyzi,  
 En sûténant que n'era pas en viat,  
 Et chaqu'un prêt par empourta son piat.  
 Quand tout à quot, saiqu'una gróssa troula  
 Dizit : méynat, foudra passa la groula (1),

(1) Anciennement on passoit la groule, c'est-à-dire que les voisins,  
 en veillant un mort, s'amusoient toute la nuit à un jeu qui consistoit  
 à faire courir une savate dans la chambre où étoit le défunt.



Touta la not, jusqu'à demó matin,  
 Vou nous faudra cinq ou séy pots de vin :  
 Véz la meynot n'óront lou regalageou,  
 Et peu n'éront, selon que vou-éy d'usageou,  
 Chanta defó chacun noutra chanson,  
 En revenant faront lou reveillon.  
 En me virant je vió darréy la porta,  
 Quatrou Pourtó qu'ayant l'échina forta;  
 Pas loin d'iqui ériant dou Semounó,  
 Que se diziant : nous béirons de bon có  
 Quand dinaront au retour de l'offissou ;  
 Allons l'y rendre iquai darréy sarvissou ;  
 Leur malheur éy qu'ó mert pas prou de gent,  
 Qu'équai cambin n'arrive pas souvent.  
 Bien pres de met, je vió lou campanaire,  
 Barrin, que dit : ó me fat bien mautraire,  
 Par pot de vin avoi quatrou-ou cinq só,  
 Je fouétaréy Bobrun dedin lou cró.

Pensa, Mamon, couma je devin être  
 Quand tout-à-cot je vió entra lou Prêtre,  
 Quand j'entendió qu'éy feziant lou marchit,  
 Qu'éy chantariant couma-éy sariant paît.  
 Vou n'éy pas tout, car selon leur rubriqua,  
 Vou faut inquó lou dret de la fabriqua,  
 Tant par la crouéy, tant par lou benétier,  
 Lou drap de mort, l'étola, lou chapier ;  
 De tout iquen, si je n'ai souvenency,  
 D'un liard ou doux y vous fariant pas crency,  
 Y vou betriant, si-ó n'aya rai d'argent,  
 La crouéy de bois, et bentó lou surgent.  
 Enfin je vió tou lou mondou-en besougny  
 A qui órit un piat de ma charougny,  
 Que s'y-éy n'a ren de quet pouaire mingie,  
 Eriant tous prêts ó moins à la rongie.  
 Aupres de met lengun se desoulave,

Vouéz par semblant que ma fena plourave,  
 Qu'éy souspiret, qu'éy tiret son moucho ;  
 Par lou dou pié y m'órit trat defó.  
 Pórou Bobrun, se fió jou dins me mémou,  
 Tu séy redut dins un état extrémou,  
 Tu vrai mery dins un moment ou dou,  
 Te faut un pó préier Noutrou Seignou.

~~~~~

III.

CONTRITION DE BOBRUN.

JE me virió dó là de la murally ;
 Grand Dió, fió-jou, n'ay ni denier ni mally,
 Vou zó savez si j'ai d'argent cachi,
 Nó, je n'ai rai, vou-éy de que soi fachi.
 Tous mous parens, ma filiat et ma fena
 De n'en cachier m'en ben óta la pena,
 Que si j'aïn quauquou só d'écondu
 Ne sarin pas piassouta, dépondu ;
 Touta ma viat je n'ai eû que le pelle,
 Que m'ant prou fat endura de querelle,
 Par mon malheur seguin de compagni
 Que m'ant léssi lou gousset degarni,
 Vou faillit ben que je prenessa à crency,
 Véiquia par quet óre foïai penitency.
 Pardonna-met lous excès de Bacchus,
 Et essoubla iquelou de Venus ;
 Tous lou desirs que j'ai eû de vangeancy,
 Tous lou parpó contra la médisancy,
 Ce que j'ai dit contra mou bons amis,
 Ce que j'ai fat contra mous ennemis ;
 Au cabaret toutes mes sólaries,
 Et din lou jeu toutes me tromparies ;
 Si quauque véy j'ai jura voutron nom,
 Publicament n'en demandou pardon.
 Mais lava bien toute le pecadilles

Que j'orin fat avoüai le gentes filles.
 Quant ó se sint pres de faire lou saut,
 Créyde me bien, vou broge couma-ó faut:
 Me rapellió quauque bonnes maxime
 Que j'aïn leu dedin mon catecime,
 Grand Dió! fió-jou, vous avez épanchi
 Tout vontron seng par lava lou pechi,
 Si-ó punissia toute noutre mépréise,
 Vou n'y-a rai d'hommou-helas! que l'y tenéise.
 Tous lou momens vou trove sus sou pas,
 D'achoppamens, de dangereux appas;
 Mais par sa crouéy vontron cher fils uniguou,
 Nous a donna un quichon de meritou,
 O l'a voulu etre noutra cótion,
 O l'a souffrit la mort et la passion,
 Par iquen sou je brogeou et je me pensou
 Qu'ó l'órit bien racheta milla mondou,
 Véiquia par quet, par ma grand vanita
 Vou venou-offrir sa granda-humilita;
 Par nous voulés, sa sainti-obeissancy;
 Par nous excez, j'offrou son abstinancy;
 Par mon repó, vous offrou sous travaux,
 Par mou plézirs vous offrou tous sous maux.
 Si j'ai fat gras quand falit faire maigrou,
 Vous offrou inquó son fiel et son vinaigrou,
 Et par lous luns que j'ai fat si souvent
 Vous offrirez se pene, sous tourment.
 Enfin, grand Dió! faide que j'embrasséisa
 Sa sainti crouéy avant que je meréisa,
 Quand vou m'óri donna l'absolution
 Garda me bien contra la tentation;
 Sûtenez met din touta ma vieillesa,
 Que meus effans veniant avoüai tendressa
 Quand j'órez fat au mondou mous adió
 Par me seigner, et me sarra lous zió.

IV.

INVENTOIROU DE BOBRUN.

QUAND j'aguio fat les actes de ma crency
 M'en sachió grat, et je prenió paciency;
 J'aïn besoin de bère un cot de vin,
 Mais je ne vió ni parens ni vizin.
 En alleton me bettió sus me peille,
 J'éirava bien mous zió et me zoureille,
 Ni je ne vió ni n'entendió lengun:
 Que farez-tu, miserablou *Bobrun*?
 Tu te sint mál, tu ne viórez plus gairou,
 Vou faut enqueu faire ton inventoiron,
 Faut coumencier par lou coumencement,
 Tu finirez par la fin surament.
 Par de lenció n'ai jamais eu de troupe,
 N'ai tréy piassit, que sont, je créy, d'étoupe;
 J'ai mon chalié que ne tint que d'un là,
 Un vió bahu que lou quió va tomba:
 Un curi-pied, una matrua pousséry,
 Et mon chavet qu'éy fat de sarpeliéry,
 Que sont si pleins de mourina-et de fun,
 Qu'éy pesariant dou quintau plutó qu'un.
 Sus monournay un regiment de garde,
 Bien peinturat, qu'ant tous des hallebarde,
 Lou capitaine, un plumet ó chapay,
 Marche parméy dessus un grand chavoüay:
 Tout vis-à-vis vou l'y-a le revendére
 De vez Paris: tout joignant vou-alla véyre
 Una nurissi, avoi son nurisson,
 En lou croissant que chante una chanson:
 Un Medecin avoi l'Apouticairon,
 Davant un quió que donnont un clystairou:

Dins un trablai j'ai *Maitre Alliboron*,
 De tous metiers se dient; mâque dó bon.
 Faut avisa din ma bibliótequa,
 Qu'éy t-ordonna tant si pó à la grecqua,
 J'ai *Maguelonne*, et lou *garrier Mourgant*,
 Et *Fier a bras* auprès de *Mabriant*,
Jean de Paris avoüai *Roubert lou Diablou*,
 Dó *Grand Albert* lou secrets admirablou,
 Lou douze *Pairs*, lou *quatrou fils Aimon*,
Richard sans pó, lou celèbrou *Aigrimon*;
 J'ai la bonta, lou visseu de le fene,
 Lou complimen par donna les etrenne,
 Lou *bai François*, l'Espagnol *Rodomont*,
 Un livrou vió de nouvelle chanson,
 Douéy piere à feu que me servont de grilli,
 Et un crimoy que reservou à ma filly,
 Una paletta, un piqua feu de fer,
 De pince qu'ant le chambe de traver;
 Dou chaminoux, et una petita oulla,
 Qu'éy lou meillour dó meublou par la goulá;
 Un âtou vió inquó qu'ô set de bois,
 Un plat barchu que siert de lichifrois:
 Un ben manchot, et douéy petite chéyre,
 En s'assetant vou prend garda à pas chéyre:
 Un óleyer qu'éy bon à renversa,
 Un trou de bichi ente tenou ma sa;
 Un rond de tabla ente migeou me bréyse,
 Lou gougie pas crainti qu'ô renverséyse:
 Un bay manti tout fin blanc de buyat,
 N'éy que lou rats l'ant un pó partuzat:
 Un gró burlet par alla en vovoyageou:
 Tous lous urdis que servont ô ménageou,
 Un sanillon, dou tranchós, un poutet,
 Un devouéydó, la brochi, lou riquet,
 Quauque mourciau de courou, de farraly,

Et ne saut quant de matrua refardaly,
 De piats de teux et de milla veye
 Que laissou-iqui par ne pas m'ennouye.
 Veyons un pó, vou méy deó quauque dettou
 Deçai, delai; vouéy justou que lou mettou
 Dins l'inventoirou, et que mou créancier
 Apres ma mort sungiant à me payer.
 Lou gró *Sant Juan* par dressier son épéya
 M'a approumé dou rógearons de feya;
Guiot Clamençon me det, de comptou fat,
 Doux ou tréy só d'una vieilli pugniat.
Petit Piarrot, dó beu de vèz la garda,
 Dont j'ai braza lou bout de l'hallebarda,
 Me det donna tréy carterons de nouiéy.
 Par un fourray à *Piarre* de vèz pouiéy
 O l'a prouméy de poumes à ma fena,
 Et par dessus de l'y relia sa bena.
 Just de vèz *Boën* apres noutron marchy
 Me det séy blanc de tréy quart d'émerý:
 Vou l'y-a inquó quauque petits devitou,
 Fauta d'argent me lou faut tenir quitou.
 Vou n'éy pas tout, je devou quauque ren,
 Mous heretiers zó zacquittarant ben.
 Vez la *Montal* je devou à l'hótesa
 Trenta séy só qu'éy m'a fat poulitessa
 De me préyta: devou vèz *Pouleniay*,
Au Boulevard, à la *Viala*, à *Rouianay*,
 Ne saut pas quant; vouéy-t-a zellou de véyre,
 Et de couchier ce que lour poyou déyre:
 Vou n'y-a, je créy, un piat vez *Chavanay*,
 Vou-éy maugra met; si lour devou pas may.
 Par dins le farge et dins vèz *Vaubénéyti*
 Mous heretiers érant la tète dréyti,
 Lour devou ren, y ne m'ant ren préta,
 Y l'ériant sourd, lous ai prou tourmenta.

Dió set beny, sen Gressier, sen Noutairou,
 J'ai termina mon petit inventoiron;
 Vou l'y-óri ben quauqua barréary
 Par l'y betta, qui s'en siventary;
 Couma sarit de pó, de bachassole,
 De paliasson, d'écuelle, de gandole,
 Un quiólasson, de boucles, un chapay,
 Un arrousó, un couévou, un coutay,
 Un bout de fer, una pugnía de garda,
 Un vió bichon, un manchou d'hallebarda,
 Una roumana, una trapa, un crizió,
 Saiqu'un barrat partuza vèz lou quió,
 Un écritay que brande à una tachi,
 Un goubelet fat de corna de vachi,
 Douéy vielle groule, et dou matru soula,
 Vou l'y a doux ans que lou fió carrela;
 Peu mous habits, mou bas, me matelotte,
 Una chamisi, un coulet, me culotte,
 Un piat de pay ente vou l'y-a dedin
 Je créy séy blanc par acheta de vin,
 N'en faut toujours un pó din lou ménageou.
 J'ai vèz chiez met un avit de louüageou,
 Douéy ou tréy lime, un mandrier, un martay,
 Un bois d'archet à côta dóournay;
 Et lou riquet par tenir la lancetta,
 Quatrou burins, un ponçon, la paletta,
 Quinze fourriaux, douéy lame de rebut,
 Y sont brazais, et n'ant pas veu lou brut.
 Quatrou crouchets, ma pera de mournache,
 Doux bons raclets, una pugnía de crache;
 Un espadron que n'a rai de fourray,
 Qu'éy vèz chiez met dó tion de l'Amiray;
 Mon paregrand l'aît à la batailly
 Que se donnet dessus vez Rochitailly,
 Quante Sounaut, qu'ère lou coumendant,

Fut bien battu lû et sous partizant;
 Par d'espadron vou n'y-a rai din la Francy,
 Qu'ayéze tant de forci, de vaillancy,
 Au l'a de seng jusqu'à vez lou pugnet;
 Mon paregrand l'ai gagnet un bounet,
 Son butin fat, et l'armeá défaity,
 Rempli d'hounoux ô battit en retraity.
 Que sau jou mai, j'ai prou d'autre veyie,
 Que laissou-équi par ne pas messourlie.
 Si-ó l'y-ère tout (mais iquen m'impátiente),
 Me farin bien à milla francs de rente:
 Si je viquin, avoüai mou milla francs,
 J'órin de quet me gala quauquous ans;
 Je bérin tant, je farin tant bombancy,
 Qu'ó se sórit au delai de la Francy.
 Mais que ser-tou de tant ambitióna,
 N'en poyou plus, je sintou ben mon mâ:
 La mala mort, iquela palenguna,
 Va m'enleva ma viat et ma fourtuna,
 Vou m'éyt-évy qu'éy l'entre vez chiez met,
 Et qu'éy tabute à mon pórou chavet.
 Dió set beny, sa voulenta set faity;
 Pas min avant de battre me retraity,
 Par procura la pay dins ma méyson,
 Me faut nouma, ainsi que de réyson,
 Mon heretier, par chassier la Justicy,
 Tous lous vauriens qu'éy l'appellont Poulicy,
 Lou galoupins qu'éy l'appellont Raccords,
 Et tous lous loups que viquent sus lou morts.

V.

LEGATS DE BOBRUN.

DINS lou móment que voi pleyer ma balla
Voudrin avéz vèz met touta la vialla,
Homous et fene, et fille et garçons,
Grands et petits, et jouïainous et barbons,
Par acouta ce que je voi leur dire;
Malheur à qui osara me dedire.

Je lègou-à tous Docteurs et Medecins
Lou don de tua leurs amis, leurs vizins,
Lous étrangers, leurs parens et leur fena,
En tout honneur, sen s'en faire una pena.

Je lègou à tous tant Huissiers que Surgen,
Dix milla có de barre ou de voulen.
A lou farós que tirent leurs épeye,
Qu'éy perirant à qu'unoura qu'ó seye
Ou tó ou tard, ou de jour ou de not,
Dó memou fer dont éy farant lou cot.

Par lou Raccords, ma qu'éy l'ayant des ames,
Lour legaréz l'enfer avoi se flames.

Aux fénéans poyou pas faire mió
Que leur lega l'hospital et lou pió.

A lou Cournard, à le tête jalouses,
A lou méfians, qu'ant de gentes epouses,
Lour legaréz de faire couma met,
De bien écondre iquen sous leur bonnet;
De se quézier et de ne pas tant brure,
De tant cria le fat que mió tralure.

Je legou et donnou au courratier de vin
Par leur mesonge à faire matrua fin.
Aux glórieux et que s'en fant encréyre,
D'être luffa par toute le charréyre.

A tout menteur que dit nó quand vouéy vouïai,
D'être pas creu quand bien ó dirit vrai.

A qui dira son secret à sa fena,
L'y donnou-et legou una charrat de pena;
Si de l'argen ó l'y laisse la cla,
Din pó de tion de demanda sa via.

Au Chicano, couma suppôts dó Diablou,
De vióre yeux et meri miserablou.
Et par lou vió que parlarant d'amour,
D'être chantat vèz feron, vèz lou four.

Je legou et donnou à tout homou fóssairou
Set Parcuró, set Huissier, set Noutairou,
Milla remords que lou bourrelarant,
Milla malheur sus set, sus sous effant.

Lour donnou-inquó que leur raci peréyze,
Et que jamais lengun s'en siventeyze.

A lou Tailleur quand éy fant un habit,
En lou rendant qu'ó se trove paît.

Veiller bien tard vouïéy par le Ribandéyre;
Se bien pina vouïéy par le Revendéyre:

Au Fargérons de se leva matin,
Et de sugir toujours lou meillour vin.

Mais un grand don par toute le famille
Vouïéy de sougnier mió que jamais leur fille:
Et lou garçons que vant tant sintina,
Sus un étr... y betarrant lou na.

A nous effans faréz ray de partageou,
Tous en commun órant mon heritageou,
Lessentiel que n'ai pas incó dit,
Lou plus liquidou-éy lou repó d'esprit.
Si lou savans entre-ellou sont en guerra,
Si lou richards appóvrésont la terra,
A que sert-ou de tant s'écourpela,
Pai avéz d'émon et d'argent de tous la?
J'ai mió ama vióre sens tant de scienci

Et sans argent, hazard de prendre à crenci,
 Par me tenir l'esprit toujours en jouïai,
 Lou cœur content, librou, tranquillon-et gai,
 Véiquia lou ben que laissou-à ma fiamilli,
 Que rend hérou mon garçon et ma filli;
 Avouai de scienci-éy pouriant se vanta,
 Avouai de bien y pouriant se donna,
 Avouai la joi et un pó de paresa,
 Lengun se perd, lengun n'a de tristessa;
 Lour laissou-inqué tant si pó de vertu,
 Hazard d'alla le chambe et lou quió nu.
 La vanita nous fat faire nófrageou,
 L'humilita éy ce que nous rend sageou,
 Un don de Dió éy de pouaire avoi joi,
 Sen s'échina vióre de son travoi.
 Malheur à qui óra de grosse rente,
 Mai vou-a de bein et mai vous se tourmente.
 Bêre souvent sen se tant aflana,
 Vióre dó sió sen lengun fripouna;
 Etre content, couchier avoi sa fena,
 Dó lendemó n'être jamais en pena,
 Véiquia de quet mon mondou-héritara;
 Qui voudra pas mon bein lou lessara.



VI.

LOUS ADIO DE BOBRUN.

J'AI, Dió-marcy, échara ma conscienci,
 J'ai fat de plus les actes de ma crenci,
 Mon petit bein éy-t-inventóriat,
 Mous heretiers enfin sont dénoumat;
 Iquai travoi, que n'éy pas badinageou,
 M'a abatu ma forci et mon courageou;
 M'envoi merant, je me sintou bien má,

Pasmin vou faut avant que de mou da
 Que diza-adió à n'iquetou bas mondou.
 Peu m'en éréz véz iquai que j'attendou.
 Adió parens, amis et braves gens,
 Adió parrochi, adió tous lous couvents,
 Adió feron, adió prat-de-la-féyri,
 Adió tronfó, adió noutra charréyri,
 Adió la viala, adió tous lous faubour,
 Adió lous crés que s'ay sont à l'entour,
 Adió Moutaud, adió la cronéy-coureta,
 Lou créz de Roch, Sainti Barba Gueleta,
 Adió Santieve. . . . ah! mon pays natal!
 Bon Pouleniay, que ton sort éy fatal!
 Bai Panassat, autre-véy lou *Parnasse*,
 Ta gloiri-éy loin, et ton lustron s'efface.
 Charmant *Clapéy*, lou sejour d'*Appollon*,
 Tu-as fat lou saut dó brillant *Phaëton*!
 Tous habitans, que n'ériant pas de buses,
 Ant emmena avouai ellous le Muses:
 Vou fut tout dit, quand lou savant *Munie*,
 Apres *Piran*, s'envoulet din lou cie:
 Dins iquai tion ty-êre plein de galórou;
 Ore qu'as-tu? de montra quió, de mórou:
 Qu'au lieu de faire et chansons et biaux vers,
 Semblont toujours qu'éy sortont dós enfers.
 Tous habitans n'ant plus de serenades,
 Y ne fant plus ni jeux ni mascarades,
 Et ton dragon si bay, si plein d'appas,
 Ne fióle plus, et sa gloiri éy-t-à bas.
 Tous ennemis que n'amont que la guerra,
 Si-éy l'ósaviant t'écrasariant par terra.
 Zó veyou ben, chaque chósa prend fin,
 Aussi zó faut, vou-éy lou sort dó destin.
 Charmant Bacchus, et ta genta pissiéri,
 De tout Rouanay l'ournament et la gloiri,

Mai de trente-ans met que t'ai fat pissie,
Adió, adió, vou te faut delessie.

Et te, *Mámon*, lou sous amis que j'ama,
Dins un móment tu reciórez mon ama,
Siventa tet, par pouaire vióre héroux,
Qu'ó n'y a ren tau que se tenir jouyoux :
Sen se bettas en souci ni en pena,
Ce qu'après nous devindra noutra fena,
Ce que sarant un jour noutrous effiant,
Set assura que tous prosperarant,
Si dins leur tion y ressemblont leur pare,
Lengun pourra leur reprouchier de tare ;
Sen faire brut dins leur petit tantin
Y soufflarant quauque verou de vin.
Y l'amarant cent véy mai leur mazura,
Qu'un grand palais de superba structura ;
Car lou laubris d'un hounetou-artisan,
Ey plus heroux qu'équai d'un courtisan.
L'occupation éloigne tous lou vissou,
Trop de bon tion entraine ô precipissou.
D'être fétat et d'être recharchi,
D'être puissant et de s'être enrichi,
Que sert-ou-équen quand la mort nous talonne ?
Peu qu'à lengun la pella ne pardonne ;
Ah que vou-éy vrai que tout éy vanita !
Un sou móment remet l'égalita.
M'arretou ici, ne l'ay poyou plus traire.
Adió, *Mámon*, adió, car j'ai à faire :
Tin ton esprit, ton cœur, ton ama-en jouiai,
Jusqu'à ce que tu vene ente je vouiai.

ÉPITAPHA DE BOBRUN.

CY géy lou réy dó Palenguns,
Que tous sous jours ériant de luns,
Lou patriarche de le pelles :
Au léisset rulir son avit,
Au n'ait jamais qu'un habit,
Sa chamisi-ère de farbelles.
Au tranchâve de l'Avoucat,
Conseillâve tout Panassat,
Au leur en courgeâve de belles.
Son ventrou-ère un tounai de vin,
Qu'au bevit à plenes écuelles :
De *Bóbrun* vous savéz la fin.

EPIGRAMMES.

I.

QU'AVEZ-VOUS, ma bonne femme ?
Vous avez l'air tout marri.
« Ah ! j'ai grand chagrin dans l'ame ;
« On enterre mon mari. . . »
Etant avec vous sur terre,
Il vécut toujours en guerre,
Et mourut en forcené.
Par où je conclus en somme,
Qu'il est fort heureux votre homme,
Quand même il seroit damné.

II.

UN jour sortant de la cuisine,
 Contre un mur Mathurin pissoit :
 Assez près de lui sa voisine,
 Contre terre autant en faisoit.
 « Qu'il te faut de temps, lui dit-elle,
 « A ta santé, gros paresseux. »
 A la vôtre, Mademoiselle :
 Voudriez-vous trinquer nous deux ?

III.

JEAN venit d'épousa sa fena,
 Et l'y tenit iquai parpó :
 Te vouay tant faire pó tantó,
 Mais par iquen tiri pas pena.
 Couma-au zó dizit vou-arrivet :
Jeanna que se pleit au fait,
 Et que baillave ren à crenci,
 Disit, fazant la reverenci :
 « *Jean*, faide met mai pó, sió plaît. »

IV.

UNA fena dizit un jour,
 A una-antra davant sa porta :
 Ly faut dire adió par toujour,
 Noutra póra vizina-éy morta.
 « Que dide-vous ? voü se pot pá,
 « Ne venou-que de l'y parlá,
 « L'ai trouva ni pála, ni bléma. »
 Voü-éy vrai, vous poyou pas trompa,
 Peu que zó tenou de l'éy-méma.

V.

T'AMOU ben tant, dizit *Francéy*,
 A sa jöüaina fena *Phalippa*,
 Que benté tantó de vèzféy,
 Je te mingeouré touta viva.
 Léy que zó assadave bien,
 Dit à *Francéy* de bouna quitta :
 « Migi-n'en mai, faut rai de pen.
 « Sarie-tu deja venu rippa ? »
 Nó, se fit-ay, mâ n'ai plus fen.

VI.

BARTHAUD dont la fena ére enceinti,
 Ait besoin de voüyagier ;
 Lou séy avant de délougier
 L'y dizit : fena, soüai sen crainti,
 Counussu ta fidelita,
 Te quittou-avoüai tranquilita :
 Set la mémia couma te laissou,
 Je faréz mon vouiageou à l'aizou :
 Adió, jusqu'à te revéyréy.

BARTHAUD vouüaget treze méy.
 Qu'au l'ait una brava fena !
 Y fit ce qu'éy l'ait prouméy :
 En venant au la trouvet plena.

CHANSONS

DE M. ANTOINE CHAPELON PÈRE.

~~~~~

I.

*Sur l'air d'une Gavotte.*

LA tanta *Civetta*  
 Me dizit toujours :  
 De quitta l'amour  
 Par bère quauqua foulletta :  
 Que Faréz-jou-iqui ,  
 Je soüai bien empachi.

L'amour me gandoire  
 Et lou viñ aussi ;  
 Quand j'ai bien mouchi ,  
 Que n'ai ren que betta couïaire ,  
 Je farin l'amour  
 Tréi not et mai tréi jour.

Si fumou-una pupa  
 Lou gouzier me cot ;  
 Si beuvon mon pot  
 Ma réison en esi la dupa :  
 Quanje foüai l'amour  
 Voudrin vióre toujours.

Vouïéz quand j'era jouïainou  
 Que parlava-ainsi :  
 Ores vió transi ,  
 Mon compliment je rangainou ;  
 Je laissou l'amour  
 Par bère tou lou jour.

## AUTRE

CONTRE SAINT-CHAMONT.

*Sur l'Air : Lison de la Lisette , etc.*

VEZ Saint-Chamont un jour ,  
 Par faire parla d'ellou ,  
 Ant fat un genti tour  
 Que n'a rai de moudellou ,  
 Et zon zon zon ,  
 Lizon de la Lizette , Lizette la Lizon.

PATACHAUT lour léissit (1) ,  
 Un mulet de coumanda :  
 L'ant-y pas écourchit (2) ,  
 Et mai mingit la viande !  
 Et zon zon zon , etc.

Y l'y-ant coupat lou couïai ,  
 Y l'y ant betta sa tète  
 A la cima d'un moi  
 Par embellir lour fêta.  
 Et zon zon zon , etc.

De la pai dó mulet ,  
 Y n'ant fat una-enseigny ,  
 Par faire lour charguet  
 Au bout d'una couleigny.  
 Et zon zon zon , etc.

(1) Le mulet de *Patachaut* a passé en proverbe; on le cite tous les jours.

(2) Il est certain qu'on écorcha à St.-Chamond un mulet qui avoit appartenu à un Charbonnier de St.-Etienne nommé *Patachaut*. La chronique scandaluse ajouta qu'on l'avoit mangé. M. Chapelon père fit la chanson. Voilà en partie l'origine de l'ancienne antipathie entre les deux villes, dont on ne parle maintenant que pour en rire ensemble.

( 268 )

De la quouïa dó bardot  
Y n'ant fat-una-sócissi,  
Qu'a sarvi de fricot  
A touta la Justici.

Et zon zon zon , etc.

Messieurs de Sant-Chamont  
Faide plus de fanfares :  
Vous faide ren de bon ,  
Vous êtes tous de nares ;  
Et zon zon zon ,  
Lizon de la Lizette , Lizette la Lizon.

*Fin des Ouvrages de M. ANTOINE CHAPELON ,  
dit MAMON.*

## OUVRAGES

DE

M. JACQUES CHAPELON,  
AYEUL DE M. JACQUES CHAPELON,  
PRÊTRE.

---

*Exultatio viri est longevitas.*  
Ecl. 30 , 23.

---

# OUVRAGES

DE

M. JACQUES CHAPELON,

AYEUL DU PRÊTRE.

## EDUCATION

DOS EFFANS DE VEZ SANTETIEVE.

PAR parla dós effans de noutron Santetieve,  
Je prenou l'occasion diquelou de chiez *Mieve*;  
Demorou vis-à-vis, soüai lour plus près vizin,  
Et veyou qu'éy n'en fant de gentis Echevin.  
Un certain jour d'étió, lour pare racontave,  
Qu'ô-l'ayt quatrou-effans, couma-au lous élevave;  
Je sió contou de ren, j'acoutió son recit,  
Et lou moument d'après lou mettió par écrit.

Lou pare dizit donc: par met segou la traci,  
Que mon pare m'a fat, et je prenou sa placi,  
J'élèvou mou garçons couma-ô m'a éleva;  
Voüai dire mout par mout couma voüiéy t-arriva.  
Ma mare, m'a-t-ai-dit, me fit en plena luna:  
Qu'éiquen me présageave una bouna fourtuna;  
Je sachió, en naissant, demanda lou tetet:  
Ma mare n'ait dou blanc couma lou jayet,  
Un jour je lou mourdió, y se mette à m'écoure,  
Y me fouetoit son só; véyquia *Mieve* que ploure;  
Mon pare la tapet; y l'y saute au chavió,

Y l'engraunie à la viali, et s'ensauve de só.  
 N'aïnt pas nió dix méy que counussin ma mare,  
 Que criave toujours: couquin te voüai-jou carre.  
 Souvent y me batit, peu me fazit qu'éysie,  
 M'appellave poupon, peu me fazit dansie;  
 M'habillave devéy avoüai una farbella,  
 Et peu par mon goûta voüere una parondella,  
 Ou ben lou leudemó voüere un cacamusai,  
 Et peu par me gala m'achetave un usai.  
 J'aïn ma maregrand, una vieilli cancorna,  
 Que m'aduzit de michi, un pâtie, una corna;  
 Et ma sicu quauque véy me fézit de rutiat,  
 Je ne vouldin jamais l'y-en donna la métiat.  
 A ma chamisi, un jour, y cousuront de pointes  
 Que me curiant lou déys quand j'aïnt le mó jointes.  
 Un aglant au bounet, fat d'un bout de riban;  
 Lou vizin diziant tous: mon Dió, qu'un bel effant!  
 Véiquiat couma passió toujours dins l'allegressa  
 Jusqu'à cinq ou séys ans lou tion de ma jouénessa.  
 Sain courdre tou sou, je saïn bien parla,  
 Tantequant coumenció à me savez gala.  
 La méynat de mon tion ériant pleins de galórou,  
 Y se mettavont tous aussi néys que de mórou.  
 Et de vrai quand je pensou-au plus biaux de moujour,  
 Je plourarin inquó mon fiólai, mon tambour.  
 Mon pare m'aït fat un violon que charmave,  
 Et vous falit adonc véyre couma-ô l'allave.  
 Quand j'entendis touchie *Jean de vès Monsóson*,  
 Couma je me campava-et que j'allava au son.  
 Tous vez chie met riant: incoure j'essoublava  
 Una genta trompeta-avoüai que trompetava,  
 Et un tambour de bascou-avoüai un viroulet,  
 Oh que je gambadava, oh que j'era guelet!  
 Un jour vez Vaufluria lou vizins me pourteront,  
 Y l'ayant quauque liard avoüai qu'émacheteront

Pompillons et tambours, et chantres et fióliaux,  
 Et de tous lous galas; je n'adusió de siaux.  
 Quand fió un pó plus grand, je prenió de courageou;  
 L'hardiessa dabord se vit sur mon visageou;  
 De tous lous jeux d'adonc j'era lou bai parméy,  
 N'essoublava jamais de faire mon devéy.  
 Je saïnt mió que tous jouïe la ranchifranchi,  
 Que marquava tout sou avoüai de créa blanchi.  
 Et quand de véy ai-jou demoura de goûta,  
 Par jouïe à la groula, à farran, à bouta?  
 A pinsiricoutin, ou à barinbarally,  
 J'era lou Coulounel de toute la marmailly.  
 A la piera mouliat, ou à la motta-préy,  
 Sus tout à pied coupet n'era pas lou darréy.  
 Ma vou me fallit véyre en jouiant à la pauma,  
 Je la fazin voula plus vitou qu'una tauna;  
 Couma j'era hardi, et toujours lou cœur gay  
 Au jeu de guelinlin et de sauta chapay.  
 Tous lous jours de vèz séy jouïavons au gendarme,  
 Onte éiquai qu'ère préy passave par les arme.  
 Tout l'itió sen manqua voüere lou chatrelet,  
 A la pieci empourta j'era lou plus adret.  
 Quand Caréma venit, zet la mouiéiny virave;  
 Au peçon, au bezouar, Dió sat couma vou-allave.  
 Peusen à chaton rat, peu à la mitatu,  
 Onte ó falit repondre, à: Qui demande-tu?  
 Quand éy m'ayant nouma courin couma una liora.  
 Quand fió un pó plus fort je jouïava-à-la chiora,  
 Au jeu de batalanou-et de picaróniό;  
 Voüere de tous lous jeux iquai saïn mió.  
 Nous nous galavons bien, fazions bien la poulici,  
 Mais la méynat d'adonc n'aït pas grand malici.  
 Rarament lou garçons se galavont tous sous,  
 Le filles dó vizins jouïavont avoüai nous.  
 N'essoublarez jamais qu'un séy qu'ó fazit luna,

La Liauda avouïai me jouïave à sauta mula,  
 Son para m'attrapet couma fazin lou saut,  
 Et met a decampa et courdre couma ô faut:  
 Tous lous autrous riant, et la Liauda plourave:  
 M'ensóvió; au Montdor ma mare me charchave,  
 Fió lou long de le cós charchie ma póra via;  
 Vouéy la parméri véy que j'essa fuyata.  
 Je n'ai jamais ren eu que lou galórou-en tэта;  
 Je fuïnt lou travouay couma-y fuyont la pesta.  
 J'éra lou grand Prevó au jeu dó présounier,  
 Duna lia lou garçons veniant tous me charchier,  
 Lour zapprenint lou jeu que dit: Bon jour mon maître:  
 Onte vous repondit: d'o métier qu'ó vó être.  
 Je me souventou-inquó, d'avez si bien drugit.  
 Mais d'empeu iquai tion, couma vou-a tout changit.  
 N'ériont quauque vez cent, je menava la banda,  
 N'allavont vèz Montaud nous battre à có de franda;  
 L'hiver, fallit coula, et l'itió se bagnie,  
 La fruti ayt mau tion dins lou pórou vargie.  
 Mon pare quauque véy dizit: Te vouai-jou carre?  
 Et peu sen au venit rire au na de ma mare.  
 J'éra lou capitaine et toujours lou parméy  
 Par habilie le gens ou de blógi ou de néy.

Un jour au me dizit: Avouïai tous tous galórou  
 Vó tu toujours menas iquela via de pórou?  
 Coumousson ton talent, t'iamarie mai glana  
 Ou ben sióre le vogue à la tour, à viala,  
 T'iamarie mai de not alla dins le truféyre  
 Ou dins lou beu faró charchie de zuzeléyre;  
 Laissi met tout iquen; et coumenci-à sungie  
 Que quand vou se fat grand ne faut plus tant drugie.  
 Tu commence d'avéz un pó de barba folla,  
 Veu sarit tantó tion que t'y-allesse à l'écola.  
 Je me mettou-à ploura par la parméryri véy,  
 Mais maugra met fallit l'ai demoura tréy méy:

La ferula, lou fouët, iquen n'ère pas sadou.  
 Par un bonheur de Dió je devenió maladou;  
 Vou fallit me sourtir; mon pare lou parméy  
 Coumoussit tantequant que j'aint tout appréy.  
 Au voulit pas de met, apres tout, faire un Prêtre:  
 O l'allet me charchie lou memou jour un maître.  
 Par sarvir de temoin au sounet lou vizin,  
 Lou Noutairou venit, y beuviront lou vin.  
 Lou maître sus lou chant me mettit à l'ouvrageou;  
 Quand je veyó l'avit, hélas! pardió courageou.  
 Naint pas coumenci un moument de travouïay,  
 La rampa me séyzt, et prenió mâ de coïtay.  
 Den dépeu iquai jour j'ai toujours eu le pelles,  
 Et sen chouqua lengun y sont de le plus belles.

Enfin un certain jour, par me désonnouer,  
 Descendant dó Montdor passió par lour bouchier,  
 J'ailló vèz lou Gambéy, l'ai trouvió una filli,  
 Qu'ère ben couma met, que tréinave la pelli,  
 Lou Curât nous mariet tout par l'amour de Dió;  
 Vou n'éy pas, par ma féy, ce qu'au l'a fat de mió.  
 La gaupa va chata dins tout lou vizinageou,  
 Et me fat des effans que n'en pas mon visageou;  
 Et met que veyou-iquen, la frettou quauque véy,  
 Et l'envoyou couchie dessous lou échaléy,  
 Peu, par faire l'accord, ma charmenta éy bien aisi  
 D'entra dins la méyson avouïai pot ou sourmaisi,  
 Chacun l'y beut à tai, y n'en beut la méitia;  
 Veiquia couma passons noutra petita via.  
 N'ai jamais fat d'habits par met ni par ma fena,  
 Vou lou faudrit souras, iquen n'éy que de pena,  
 Mon pare que retrat de mon réi-paregrand,  
 A seu, sen tant rama, devenir gró et grand:  
 O l'allave de not apia quauque jalena  
 Qu'au venit peu mingie entre lu et sa fena.  
 Par ici, par ilai, vou-attrape ben de pen,

Et s'en tant s'échina lengun crève de fen.  
 Ma gaupa que retrat de sa réina-grand'maré,  
 Ame-inquó mió que met lou cambins, le coumare;  
 Et peu tant travaillie vous n'éy que putafin,  
 N'ai jamais eu l'envéy de passas Echevin.  
 Mou garçons en pension dins toute le charréite,  
 M'adusont quauque liards quand éy me venont véire.  
 Ce que me fat pléisir, vouéy que mous quatrou-effant,  
 Eleva couma met, un jour me semblarant.

## ACTA DE CONTRITION

D'UN FÉNÉANT.

GRAND Dió, Maître de l'univers,  
 Prenez en grâ mous petits vers,  
 Que j'ai fat à voutra loüangi,  
 Sus ma miseri bien étrangi.  
 Je vous promettous en janou  
 Que jamais farez plus lou fou;  
 Vouï-éy fat, je vouïai me rendre sageou,  
 Et regla mon petit ménageou;  
 Lou vin, tant se-t-ai bon marchi,  
 Je ne farez plus débóchi.

Helas! par ma granda paresse,  
 J'ai mál empley ma jouénessa:  
 N'ayn ni pare ni paren,  
 Ma que d'amis que valiant ren.  
 Quand ma fena me conseillave,  
 Un grand soufflet l'accompagnave;  
 Zet, je quittave mon travoüai,  
 Par gambada sur un chavoüai.  
 Avoüai de zau, de bas de tiala,  
 Sarvin de bouffon à la viala;

J'ai mingi mon pen blanc parméy,  
 Ores souai sot couma-un panéy.  
 J'entendou brama ma conscienci,  
 Que dit: faut faire penitenci.  
 Car j'ai fat pis qu'un abada:  
 Jamais je n'ai apprehenda  
 La maladie que nous avenont,  
 Et bien souvent que nous emmenont.  
 Je n'ai que de regret au tion  
 De tant de matrué tentation;  
 Vouéy parque devint prendre garda  
 Avant d'être gris par la barba,  
 Car quand vous n'a ren amassa  
 Sur sous vió jours faut prendre un sac,  
 Et de la mó douna l'óbada  
 A nous auciens camarada,  
 A nous compagnons de jeux,  
 Qui, couma nous sont venu gueux.  
 Quand la miséra vous talonne,  
 Vous ne trove lengun que donne,  
 Ma que lou grós mouts de *couquin*,  
 Et de *maraud* et de *faquin*,  
 Alla, vou diont-y, chin d'ivrógni,  
 Si vou-aïa fat voutra besógni,  
 Vou n'ória pas état redut  
 A la figura d'un pendut.  
 Vou fazia toujours lou maladou,  
 Vou plaïna, vou pardia courageou,  
 Mais vou-éria gai et vigouret  
 Quand vou couchia au cabaret;  
 Faut que de semblabla canallr  
 Crevéise sur un cleu de palli,  
 Car lou métier de sac à vin  
 Mène toujours à putafin;  
 Et l'hópita n'a rai de placi,

Par de vilains de voutra raci.

Mon Dió ! véiquiat en m'ant lougi,  
 Iquelou que m'ant ménagi;  
 N'ai ni feu, ni lieu, ni retraiti:  
 Mais ma résolution éy faiti;  
 Je vouai vióre couma-un reclus,  
 Et lou mondou me véira plus.  
 Sarez din mon petit ménageou  
 Couma-un rat din son harmitageou.  
 Mais avant de faire iquai cot,  
 Je devou payer mon écot,  
 Qu'éy d'avartir mon camarada  
 De prendre garda à la salada,  
 Que lous attend sus leur vió jours.  
 Je leur dirai par tout discours:  
 Méynat, quitta vitou la traci  
 Que m'a redut à la besaci;  
 J'ai pena de trouva mon pen,  
 Et je crevou de mal afen.  
 Mais, mon Dió, que vou-ai-je entreprendre?  
 Sintou que j'ai pena-à-me rendre;  
 Et par zó dire tout de bon,  
 Je dotou de ma conversion.  
 Car par avez veu un maladou  
 Je souai devenu son semblablou,  
 J'ai lou mémou mál qu'ô l'aít:  
 Car quand je veyou mon avit,  
 M'éy-t-évire que je décorou,  
 Et vou diria que l'ai tracolou.  
 Mon avit semble d'empouéson,  
 Et me fat fure la méison.  
 Tous lous jours iquai mál s'ógmente  
 Pis que jamais ô me tourmente.  
 N'esperant pas n'en véyre fin,  
 Un jour j'aillió au Medecin.

Quand l'y-aguió conta ce qu'ó n'ere,  
 Au demandet si pouin bère,  
 De vèz-séy, ou de vèz matin,  
 Ou à méjour, un pó de vin.  
 Monsieur, faut pas conta mesongi,  
 Fió-jou, beuvou couma-un épongi;  
 Dormou fermou couma un rouchier,  
 Et ren me demore au gonzier.  
 Lestou couma-una marióneta,  
 Sus tout quand j'ai beu ma foulieta,  
 Je soüai toujours pret à drugier,  
 Et marchou couma un messagier.  
 Fouiai mon devéz à la cusina,  
 Et j'ai, Dió merci, bouna mina;  
 J'ai de forci un chavoüai,  
 Mais je valou ren au travoüai.  
 Faide m'un remedou tout óre,  
 Que sen travaillie pocha vióre;  
 Je vou quitton de m'habillie,  
 Ma que pocha bère et mingie.

Lou Medecin, plein de coulera,  
 Me dit: Bourge, marchi en galera,  
 Et peu je vérez si ton ma  
 Te pot empachie de rama.  
 Tu m'as l'air d'etre de la troupa  
 De feneans et de galoupa,  
 Iqu'en ne det pas m'étonna;  
 Mais par te pas abandouna,  
 Je vouai te faire una ordonnanci,  
 De vouédie din tréy jours la Franci,  
 D'alla ógmenta la recrúa  
 Dó Nègres dins lou Canada.  
 Un pó mai d'iquela varmina  
 S'ai mettrit bientó la famina:  
 Si t'y-ame mai, prend ton parti;

Tout dret vèz lou Mississipi.  
 Quand ô me parlet de la sorta,  
 Tout jolamen gagnió la porta,  
 En módissant l'infirmita,  
 Et quai que me l'aït metta.

Que faire, sen liards, s'en ressoursa,  
 Erez-jou coupa quauque boursa ?

Iquen éy ma fey lou vrai la  
 Par s'alla faire pendoula.

O módita fenéantisi !

Que me fat alla sen chamisi ;  
 Módit mál, pis qu'un empouéson,

Onte ó n'y-a rai de garnison ;

Pis qu'una pesta din la viala,

Et que rempléy le men de gala ;

Mál que m'a metta ma méison

A n'y léissie que lou travon,

Que n'éy venu que par ma fauta,

Et que me tint la créipi hauta,

Mál que se prend sen grata,

Et que ne pot plus se quitta.

Chin de mál, runó de famille :

Iquelou que baillon lour fille

Aux garçons ferus d'iquai mâ,

Fariant mió de les assouma.

Vou n'y-a tant dins iqueta viala

Partisans d'iquela cabala,

Que s'en vant tous l'échina nua

Par pas vouléy gagnie lour via,

---

 TESTAMEN

## DE TOURRAN LOU RACCORD.

ADIÓ pléisirs trop courts ; adió mondon fragilou :  
 Par vióre en iquai tion faut etre bien habilou,  
 Sus tout vèz Santetieve où dempeu pó de tion  
 Chacun se veut privát de tous sous passation,  
 La jouai nous a quitta depeu la mort fatala,  
 De *Tourran* lou raccord, support de noutra viala.

Quand ô se vit bien mál, et prochou de sa fin,  
 Dó signou de la crouéy au s'arme en Capucin :  
 Par la parméri véy vou l'esse fallu véyre  
 Couma dévoutament ô fazit se priéyre,  
 Et quand, en pó de tion, son examen fut fat,  
 Au penset à son ben, et l'inventóriat.

Dabord au donne et légue a *Pinéy* se zaneille,  
 Son baril, son flacon, sou verou, se bouteille,  
 A *Jean Roux*, dit l'*Aligre*, ô donne son mousquet,  
 A l'*Avala* sa piqua-avouai son darréy pet.  
 Au garçon dó *Gró Rat* au donne son épéa  
 Et son bódrier garni tout de frangeons de séya ;  
 A *Saint-Amour* son flascou, à *Bartaud* son ronday (1),  
 A *Grand Jacques*, se botte et son matru chavouay.  
 L'hallebarda-à *Coulon*, *Vidau*, la partusana,  
*Jacquemy*, son fuzil, et *Coulombet* sa canna.  
*Dupon* son coutelar, *Liaudou* son éperon,  
 Et la lanci furiosa éy par *Jean Counourton*.  
 Le madine qu'au l'at par fare se priéyre,  
 Et quauque livrou vió ente ô ne sat pas léyre,

---

 (1) Couteau de chasse.



O lon donne aux Surgens autant jouainons que vió,  
Par lour apprendre à vióre et à counutre Dió.  
O soupire et geméy d'avez vicut en baiti.

O n'éy pas ren lou sou que bat ma sa retraiti.

Item, son Patricole éy par son grand garçon,  
Au cadet son Offiçou, au jouianou-una pension  
De donze francs par an; dix écus à sa fena,  
Par lou lonaux sarvissou-et par touta la pena  
Qu'éy l'at eù avoüiay set durant sa malady,  
Outra-éiquen ô l'y laisse un ménageou garny:  
Un tounay avinat qu'au craint que se peréyse,  
A chargi-et condition qu'éy ne se remariéyse;  
Sa salla tapissia de mourciau de papier;  
Crainti d'impourtuna ni frauda l'heretier:  
Si-éy ne s'accorde pas en bonna ménagéyri  
Y ne pot qu'empourta l'ógment et sa varchéyri;  
Sa roba de burai, son lingeou, son lenció,  
Et quitta la méyson par alla charchier mió.

O vó que sou legats se payant sen malici,  
Par évita l'entrat de dama la Justici;  
Après l'avez fétat ô vó, en bon Raccord,  
La passa par toujours defó après sa mort.

Couma ô se sint bien mal, au cas qu'ô n'en meréyse,  
O vó que sont filiat de son bein heretéyse,  
Mouyenant de paye à sous autrou méynat  
La souma et la pension ci-dessus dénoumat.

Davant la grand'iglési-au vó sa sepultura,  
Dedins un vas (1) qu'au l'a vis-à-vis de la Cura;  
Un chanta de dix francs, autant de sounari,  
Au nouma *Jean Dófau* que l'y sarant pai:  
Vingt-só par son chança couma que qu'au seyèze  
Bien ou mal ajusta m'a qu'ô lou cuerseléyze;  
Par sa fossa cinq só, tréy par la confrary,

(1) Tombeau.

Lou Manelic béyrant si-éy l'ant bien travaly:  
Au Pourtó, Semounó, un dina résonnablou;  
Tous sous autrou légats au bout de l'an payablou:  
A tous sous bons amis dit adió avoüiai j'ouïay,  
Ma qu'un jour par hazard son ama seye en pay,  
En sortant de son corps, avant qu'éy s'égaréyze,  
Que l'Ange dó Surgents tout dret la conduzéize  
Dins lou mondou nouvai au rouyanmou prouméy,  
Prés de l'ama dó *Rat*, *Pinguet*, et *Chandatéy*,  
*La Ligua*, *la Causi*, *Pampalon*, et *Barally*,  
*De Frécon*, *Maitre Gras*, *la Rosa* et *Batailly*,  
*Clament*, *Cournet*, *Marmi*, *Larigot* et *Véyron*,  
*La Fourtuna*, *Couéynar*, *Zacharie* et *Velon*,  
Lou vió *Cluzet*, *Poncet*, lou gró l'*Eymar*, *Fonviala*,  
Qu'ant éta din lour tion piliers d'iqueta viala,  
Tous de gens magnanimou, illustrous, impourtans,  
Qu'ayant toujours lour zau débriguats et puans;  
La saqua bien garnia, bien aplechis en fenes,  
Et tous si bien adrets qu'éy n'ayant rai de menes;  
De bravous qu'ayant tous de bien bons ratelie,  
Lour épeye et lour dent ériant souvent rulie.

Par couintre un Surgent avisa-me sa mina,  
Vou véyri tantequant couma va sa cusina.  
Qu'éy devenu lou tion ente un simplou Surgent  
Vous órit fat trembla un regiment de gent:  
Mais óre vet ou dix n'osont pas entreprendre,  
Un chetif paysan que charche à se defendre;  
Si-ô ly montre le dent, au diantre si-ó n'y a un  
Qu'óséyse avouai lu faire lou cot de pun.  
Vou n'y-aît qu'un *Tourran* par être bouna torchi,  
Quand ô tenit qu'aucun ô criave: tua, écorchi,  
*Massacra*, pilli, prend, ravagi, emporta tout,  
*Estropia* sen merci, n'en faut véyre lou bout.  
Que l'y sóriant bon gra si-ô l'aît eu l'ódaci  
De faire déguarpir noutra mó dita raci!

Avouye que jamai s'éy ven tau vilani,  
 Tant d'escrocs , , de pillards , ni tant de migeari.  
 Vou ne veut que biaux draps , galons , tiala d'Hollande;  
 Qui-étou que porte iquen ma que de sanichambe:  
 Tau que porte la seya et lou boutons d'argent,  
 Demanda l'y qu'au l'ey, ô dit: je souai Surgent,  
 Huissier de cabaret, Huissier garda cuisina,  
 Huissier de tiri-tiri, Huissier porta famina.  
*O Tourran, grand Tourran!* l'y être un Ange dó cie,  
 Par tenir tout en ordre et s'ai tout poulicie;  
*Salomon* en sagessa, et *Mars* par être hardit,  
 Un *Sanson* par la forci, et *Platon* par l'esprit.  
 Vou n'y a qu'ant admira *Augustou* qu'ère ingambe,  
*Tourran* l'órit passa si-ó n'esse éta se chambre;  
 Mais lou destin fatal que ne l'amave pas,  
 L'y mettet douéy zaneille una sous chaque bras.  
 Aneille précieuse, ô sutin respectablou,  
 Qu'ant pourtat un guarrier, si fier, si redoutablou;  
 Y l'ant tant estima jusqu'enqueu *Scipion*,  
 Au respect de *Tourran* vou n'ère qu'un couyon.  
 Enfin ô l'éy-t-alla, plein d'hounou et d'estimou  
 Dins lou cie dó Surgens, au rang lou plus sublimou,  
 Sus un trônou asseta, vis-à-vis de *Pyran*,  
 Au dessus de *Blanchi*, *San-Just* et *Bonnevan*,  
 Joignant lo gró *Duplon*, et de *Pounot* lou rustrou,  
 Prés dó Poète *Manchot* et *Lancelot* l'illustrou,  
*Grand Garat*, *Digounéy*, heraut de l'univer,  
 Sa teta courouna d'un lórier toujour ver.  
 La Franci, l'Italie et toute l'Allemagni,  
 Parlarant mai de lu que non pas dó gró *Sagni*.  
 Finalament ô l'éy din lou cie dó Raccord,  
 Invouqua dó Surgens par faire bouna mort.

---

## APPROBATION.

NOUS PIERRE-ANTOINE FROMAGE, Avocat en Parlement,  
 Premier Juge Civil, Criminel et de Police de la ville de  
 St.-Etienne, certifions que nous n'avons rien trouvé dans  
 ces Ouvrages, que nous avons lus, qui puisse en em-  
 pêcher l'impression. Fait à St.-Etienne, ce 15 septem-  
 bre 1778.

FROMAGE.